

BERNARD GROETHUYSEN

philosophie de la révolution française

*précédé de
montesquieu*



tel gallimard

Extrait de la publication

*Cet ouvrage a initialement paru dans la collection
« Bibliothèque des Idées » en 1956.*

ISBN 2-07-020942-3

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1956.*

Imprimé en France.

MONTESQUIEU

CHAPITRE PREMIER

« Ce qui fait que de certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie; mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit; on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes : ce sont choses tellement délicates et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir, et juger droit et juste selon ce sentiment, sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en géométrie, parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. » (PASCAL, *Pensées*. Section I.)

Quelque aiguisé que puisse être l'esprit de finesse, il a donc, lui aussi, ses limites. Il ne possède pas les principes qui lui permettraient de démontrer par ordre, comme en géométrie, les choses de finesse, trop délicates et trop nombreuses pour qu'il n'en échappe au regard toujours borné de l'homme. Telle est la variété et la mobilité des choses qu'elles ne peuvent que paraître absurdes à l'esprit humain. « Vérité en deçà des Pyrénées, dit Pascal, erreur au delà. » « Plaisante justice qu'une rivière borne », qui

a ses époques, qui n'est qu'une mode. « Comme la mode fait l'agrément, ainsi fait-elle la justice » (*Pensées*. Section V), écrit-il. La nature humaine est perpétuellement en mouvement, l'homme se fuit constamment. Il n'a pas le courage de s'arrêter et de faire face à sa misère.

L'absurdité de la vie, le côté irrationnel du monde humain est une des idées maîtresses de la fin du XVII^e siècle. Elle atteint son point culminant chez Bayle. Bayle pose nettement le problème du monde moral. De son point de vue rationnel, la solution ne peut être que négative. Le monde n'est qu'un chaos. La raison, chez Bayle, se dresse contre la raison. Pour que l'homme apprenne à se mépriser, il accumule devant lui toutes les erreurs qui obscurcissent l'entendement humain. Bien présomptueux serait celui qui croirait pouvoir comprendre l'ordre du monde. Il fait penser à un homme qui, n'ayant entendu que deux ou trois mots d'une pièce de théâtre, se croirait autorisé à en parler. « Je ne blâmerai pas Socrate, dit Bayle, d'avoir souhaité une explication de l'univers... Mais cette science n'est pas faite pour le genre humain » (BAYLE, *Dict.*, Article Anaxagoras. Note R). « Les philosophes, dit-il encore, ne sont guère plus en état de juger de la machine du monde que ce paysan de juger d'une grosse horloge. Ils n'en connaissent qu'une petite portion, ils ignorent le plan de l'ouvrier, ses vues, ses fins... la relation réciproque de toutes ses pièces... la sagesse de l'ouvrier est infinie. L'ouvrage est donc tel qu'il doit être. Le détail nous passe : ceux qui veulent y entrer ne se sauvent pas toujours du ridicule. » (BAYLE, *Ib.*, Note 9.) Plus on étudie les philosophes et plus la confusion augmente. Ce ne sont qu'hypothèses qui se contredisent. « La philosophie nous fournit cent exemples de propositions contradictoires, qui ont chacune des preuves également spécieuses, de sorte que les esprit difficiles n'y sauraient choisir le meilleur du moins bon. » (BAYLE, *Œuvres diverses*, t. II, p. 547.) « Les lumières philosophiques ne peuvent conduire l'homme qu'à lui faire enfin avouer qu'il sait seulement qu'il ne sait rien; que c'est là le *nec*

plus ultra de la philosophie. » (BAYLE, *Dictionnaire*, Art. Bunel. Note E.) De sorte que « le meilleur usage que l'on puisse faire des études de la philosophie est de connaître qu'elle est une voie d'égarement ». (*Ib.*)

Quant à l'homme lui-même, quel chaos : son âme et son corps, sa raison et ses sens, son âme sensitive et son âme raisonnable ne cessent de se livrer bataille. Il n'y a pas d'être plus difficile à comprendre pour la raison que cet être raisonnable dont les opinions et les actions sont constamment en contradiction. « L'homme, écrit Bayle, est le morceau le plus difficile à digérer qui se présente à tous les systèmes. » (BAYLE, *Œuvres diverses*. T. III, p. 343.) Il règne chez lui une « disproportion énorme entre ce » qu'il « croit » et ce qu'il « fait ». (*Pensées diverses sur la Comète*, 1912. Ed. Prat. T. II, p. 110.) Il ne règle pas sa vie sur ses opinions. En lui « les choses les plus opposées, la lumière et les ténèbres ne se quittent point... elles s'entresuivent... elles se talonnent : moins on sait, plus croit-on savoir, plus on sait, plus sent-on son ignorance, plus s'expose-t-on à s'écarter du droit chemin. Peut-on être le sujet ou le théâtre d'un conflit plus capricieux?... » Et si l'on situe l'homme parmi ses semblables, on ne voit que peuples qui se combattent, voisins qui se querellent, qu'une mêlée générale. « Notez, ajoute Bayle, que je n'ai considéré le chaos de l'homme que selon la guerre intestine que chacun sent en soi-même. Si j'avais considéré les discordes qui règnent de peuple à peuple, et même de voisin à voisin, avec toutes les hypocrisies, et les fraudes, et les violences, etc., qui s'y mêlent, j'aurais eu un champ bien vaste et bien fertile en confirmations de ce que j'avais à prouver. » (*Dictionnaire historique et critique*, Art. : Ovide, Note G.) La raison est impuissante devant ce spectacle. Elle ne peut que montrer ses limites à l'esprit humain et lui enjoindre de déposer les armes. « Notre raison n'est propre qu'à brouiller tout, et qu'à faire douter de tout; elle n'a pas plus tôt bâti un ouvrage qu'elle nous montre les moyens de le ruiner. C'est une véritable Pénélope, qui pendant la nuit défait

la toile qu'elle a faite le jour » (*Id.*, Art Bunel. Note E).

Ainsi le xvii^e siècle, qui avait commencé par la conscience d'une force rationnelle illimitée, finit par entrevoir un vaste domaine, le monde vraiment humain, qui semble échapper pour toujours à l'accès de la raison. L'interprétation rationnelle dont s'enorgueillissait le xvii^e siècle semble finir là où commencent les variations de l'histoire humaine. « Ayant reconnu, en voyageant, dit Descartes, que tous ceux qui ont des sentiments fort contraires aux nôtres ne sont pas pour cela barbares ni sauvages, mais que plusieurs usent autant et plus que nous de raison, et ayant considéré combien un même homme avec son même esprit, étant nourri dès son enfance entre des Français ou des Allemands, devient différent de ce qu'il serait s'il avait toujours vécu entre des Chinois ou des Cannibales; et comment, jusqu'aux modes de nos habits, la même chose qui nous a plu il y a dix ans, et qui nous plaira peut-être encore avant dix ans, nous semble maintenant extravagante et ridicule; en sorte que c'est bien plus la coutume ou l'exemple qui nous persuadent qu'aucune connaissance certaine..., je ne pouvais choisir personne dont les opinions me semblassent devoir être préférées à celles des autres. » (DESCARTES, *Discours de la Méthode*. II^e partie, Ed. de la Pléiade, p. 101 et suiv.)

La raison avait fait entrevoir à l'homme la structure de l'univers, mais quand il contemplait cette succession d'événements qui avait déterminé le sort de l'humanité, quand, questionnant l'univers, il se demandait quel était le rôle qu'il y jouait, il ne savait quoi répondre. L'univers du moyen âge avait été un monde où tout se rattachait aux destinées de l'humanité, un monde qui ne devait son existence qu'aux desseins que Dieu avait formés en créant l'homme. Le nouvel univers se crée et se meut d'après ses propres lois. Sa structure concevable à l'esprit qui calcule et mesure n'est plus en rapport avec le sort de l'humanité.

Voilà donc l'homme en quelque sorte un étranger dans cet univers que la raison lui a fait construire; il croit

comprendre l'univers, mais lui-même, il ne se comprend pas. Il ne sait comment se situer dans un monde où rien n'est en rapport avec ses aspirations humaines. Aussi lorsque, libéré de toute autorité et se fiant à sa raison, il aura refait le système de l'univers, le souci de sa vie intérieure le ramènera vers des traditions religieuses. « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que... moi-même », fait dire Pascal à un ennemi de la religion. « Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses; je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter. Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais... Voilà mon état plein de faiblesse et d'incertitude. Et de tout cela je conclus que je dois... passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver... je veux... me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. » Et Pascal ajoute : « En vérité il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables... Rien n'est si important à l'homme que son état, rien ne lui est si redoutable que l'éternité; et ainsi qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misères; cela n'est point naturel. » (PASCAL, *Pensées*. Section III.)

Quand l'homme contemplant la nature, il semblait s'être

détaché de toute tradition religieuse; à présent qu'il fait un retour sur lui-même, qu'il cherche à pénétrer le cours des choses humaines, il ne sait plus quoi opposer à l'ascendant de la religion. Aussi Bossuet pouvait-il tenter de reconquérir à la pensée religieuse le vaste domaine de l'histoire humaine. Certes, il ne pouvait plus être question de rétablir simplement l'ancien idéal d'interpénétration des valeurs terrestres et des idées transcendantes. L'émancipation des différentes manifestations de l'esprit humain était allée trop loin pour que l'on pût espérer de l'assujettir aux vérités chrétiennes. La vie était devenue trop puissante, trop consciente, l'homme avait appris à agir sans demander conseil à l'Eglise. Le siècle de Louis XIV exaltait le pouvoir de l'homme, il admirait les héros, il aimait la gloire, il vénérât la puissance, il recherchait en tout la beauté et la grandeur. Il était vain de vouloir le contrarier. L'Eglise catholique se trouvait devant la tâche difficile de s'assurer une situation dans laquelle elle puisse dominer la grandeur de l'effort humain, sans la nier. Elle devait reconquérir à la puissance de la vie religieuse le domaine de la vie actuelle, tout en s'efforçant de concilier les traditions chrétiennes avec les valeurs nouvelles. Pour garder sa dignité et son indépendance morale, il lui fallait trouver des accents qui dépassent toute vie humaine, elle devait démontrer que, quelle que soit la grandeur des héros, quelle que soit la puissance des empires, il y avait quelque chose de plus grand et de plus sublime : l'abnégation du chrétien qui sait voir l'éternité. Aussi pour pouvoir dominer les puissances humaines, tout en les reconnaissant, allait-elle démontrer que celles-ci, en poursuivant leurs objets particuliers, loin de pouvoir détruire l'Eglise, la servaient sans le savoir.

Le plus sage des hommes « découvre dans le genre humain une extrême confusion, dit Bossuet. Il voit dans le reste du monde un ordre qui le ravit ». (BOSSUET, *Sermon sur la Providence*.) Mais cette contradiction n'est qu'apparente. Ce que nous nommons hasard ou fortune

n'est qu'un nom dont nous couvrons notre ignorance. « C'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières. » (BOSSUET, *Discours sur l'Histoire Universelle*. III^e partie, chap. VIII.) Pour comprendre le tout, il faut remonter à ce « conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre ». (*Ibid.*) « Car ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers, et qui, tout-puissant lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres; ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions. » (*Id.*, III^e partie, chap. II.)

Il fallait donc faire voir dans les différentes époques de l'histoire humaine la main de Dieu; il fallait que les grands faits de l'histoire se plussent à une interprétation universelle et théologique. Pour l'histoire de l'antiquité, le plan était tracé, les empires se succédaient les uns aux autres, et, dans ce rythme toujours uniforme de leur puissance et de leur abaissement, dans ce fracas effroyable de la chute des empires apparaissait la vanité des grandeurs humaines, la toute-puissance de Dieu.

Mais en était-il ainsi des événements de l'histoire moderne? Se pliaient-ils également au rythme de la grande épopée divine et humaine? Ce n'était plus le temps des grands empires qui résumaient en eux l'histoire du monde. Rien dans cette époque qui pût présenter les caractères gigantesques d'une lutte et d'une réconciliation entre deux puissances qui se disputaient le monde. Il manque à l'histoire moderne l'unité des motifs. Elle n'a rien de l'ordre classique d'une grande tragédie. Trop de personnages, trop d'intérêts particuliers, trop de rivalités. Dans ce conflit d'intérêts opposés, comment deviner la main de Dieu? Les différents Etats dont était composée l'Europe moderne se coordonnaient, vivaient chacun leur propre vie et, se contrebalançant, recherchaient une stabilité relative. Un esprit plus modéré avait remplacé l'élan à la fois sublime et tragique vers une domination univer-

selle. Le grand rythme universel se perdait dans les intrigues et les tentatives prudentes d'un réalisme politique. Les variations politiques auxquelles on assistait ne faisaient guère entrevoir l'unité d'un principe dirigeant, et il était plus difficile que jamais de rattacher le cours des choses humaines aux conseils immuables d'une divinité.

Les temps modernes semblaient donc, de par les événements mêmes, échapper à une synthèse historique conçue selon les anciennes traditions religieuses. Mais cette même synthèse allait se heurter à d'autres difficultés encore. Une histoire construite dans les cadres de la doctrine chrétienne devait nécessairement exclure des valeurs qui étaient devenues parties intégrantes de la vision de l'homme moderne. L'image que le chrétien se faisait du monde historique avait des limites bien marquées. Jérusalem et Rome formaient les centres de ce monde; en s'éloignant de ces deux centres de l'univers, le chrétien ne rencontrait plus que des peuples qui vivaient en dehors des grands courants de l'histoire. Or, voici que l'horizon s'ouvre. Les peuples de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique réclament une place dans l'histoire de l'humanité. Mais comment rattacher ce qu'on apprenait des traditions et des mœurs de cette nouvelle humanité aux faits saillants de l'histoire universelle chrétienne? Comment établir des rapports entre leurs intérêts vitaux et le développement de l'Eglise catholique? Reléguer ces peuples à l'arrière-plan, les bannir du domaine de l'histoire proprement dite, ne pouvait être pour l'homme moderne qu'une solution précaire. Si jusqu'ici les peuples païens avaient vécu en marge de l'histoire, maintenant que l'historien apprenait à mieux les connaître, chacun de ces peuples se révélait à lui avec son histoire et ses traditions. Ne considérer leur destinée que du point de vue chrétien eût été leur faire violence.

Ainsi pour l'homme moderne, l'humanité était en quelque sorte décentralisée; il ne lui était plus possible de ranger l'ensemble des affaires humaines sous

un point de vue unique, de faire dépendre les destinées de l'homme d'un « conseil éternel » qui les aurait toutes enchaînées dans un ordre universel. Les contours de l'ancien univers étaient devenus incertains; il ne restait plus que la vision d'un vaste plan sans unité apparente et sans limite bien marquée sur lequel se joue la vie infiniment variée des différents peuples. Cette vie toujours changeante ne peut être envisagée qu'en elle-même et ne saurait être enfermée dans les cadres étroits d'une conception théologique.

Mais ce ne fut pas seulement la complexité des connaissances nouvelles qui mina l'ancien édifice de l'histoire chrétienne. Des faits anciens, envisagés d'un point de vue nouveau, contribuèrent pour leur part à rompre les cadres de la synthèse théologique. Ce fut avant tout la conception nouvelle de l'histoire romaine qui en fut un élément dissolvant. Pour le chrétien, le peuple romain avait eu la grande mission de préparer par ses conquêtes la domination universelle de l'Eglise. C'était là le point de vue sous lequel le chrétien devait envisager les grands faits de l'histoire romaine. Mais ce point de vue ne put se maintenir dès que l'historien, remontant aux sources de l'histoire antique, s'imprégna de l'esprit des anciens Romains. On se rendit compte que pour comprendre le développement historique des Romains, il n'était nullement besoin de remonter aux fins de l'Eglise catholique, et que ce qui avait réglé les destinées du peuple romain était son propre esprit et non des causes étrangères. Ainsi il se forma, en dehors de l'épopée universelle et chrétienne dans laquelle les personnages et les événements ne figuraient qu'en tant qu'ils avaient contribué à l'avènement et au développement de l'Eglise catholique, une autre épopée : l'histoire romaine, les personnages qui y figuraient étaient des héros et non des saints. Les hauts faits qu'on y relatait avaient leur beauté, indépendamment des vues du chrétien. Le peuple romain, pour apparaître dans toute sa grandeur, n'avait pas besoin de se prévaloir d'une mission qui le dépassait.

Ainsi de vastes données de l'histoire humaine se dérobaient à la synthèse chrétienne. L'Eglise catholique, dans sa tentative de vouloir expliquer tout ce qui se passait ou s'était passé, en le réduisant à une simplicité majestueuse, se voyait débordée à la fois par les événements et par les découvertes et conceptions nouvelles. Son interprétation des affaires humaines était en contradiction avec l'esprit du siècle.

Certes, rien n'empêchait le croyant d'espérer qu'un jour viendrait où se manifesteraient aux yeux de tous les desseins d'une Providence, comme ce fut le cas jadis pour l'histoire de l'antiquité. Mais ce ne serait qu'une explication après coup, et, en attendant, l'esprit de l'historien resterait désarmé devant l'actualité multiple et diverse. Et à quoi lui servirait-il en somme de savoir ce que Dieu a résolu en faisant agir les passions humaines? Il voit les faits, et les faits l'intéressent, indépendamment des considérations se rapportant à un ordre transcendant. Les Etats grandissent et leur puissance augmente, le commerce et l'industrie se développent, les rois ont leur ambition et poursuivent leur gloire. Les hommes d'Etat se sentent à même de créer un meilleur ordre, de rendre leur pays plus fort, de diriger l'activité politique vers des buts définis, de combiner, de réglementer les efforts de leurs concitoyens en vue d'un objet unique : la grandeur et la prospérité de l'Etat. L'impression de vanité, de faiblesse, irrémédiablement, inséparablement attachée aux desseins humains, a fait place à la confiance dans l'effort conscient qui préside aux différentes manifestations de l'activité humaine. Tout cela, c'est de l'histoire profane, de la politique. Et dans cette politique, affaire de volonté et d'intelligence pratique, que viennent faire des conceptions d'ordre mystique? Dans chaque pays, la politique a ses règles, ses principes; elle se suffit à elle-même, et l'historien voudra comprendre l'histoire en remontant uniquement aux forces qu'il voit agir dans la vie politique.

L'univers ne saurait donc plus tenir dans les formules trop étroites de l'interprétation théologique. De tous côtés, l'histoire déborde les cadres dans lesquels prétend la renfermer le génie de Bossuet. Mais alors comment comprendre la suite des événements, comment s'y retrouver dans le mélange confus des choses humaines? Le monde, abandonné de Dieu, semble retourner au chaos, et l'homme devoir renoncer à jamais à trouver, dans le monde intelligent, l'ordre qui le ravit dans le reste de l'univers.

Il fallait le vaste génie de Montesquieu pour s'y retrouver dans un monde où tout est instable, et dans lequel, sans un conseil éternel et immuable qui se cache parmi les événements, tout ne semble être que confusion et désordre. « Il s'en faut bien », dit Montesquieu, « que le monde intelligent soit aussi bien gouverné que le monde physique. Car, quoique celui-là ait aussi des lois, qui par leur nature sont invariables, il ne les suit pas constamment comme le monde physique suit les siennes. La raison en est que les êtres particuliers intelligents sont bornés par leur nature, et par conséquent sujets à l'erreur; et, d'un autre côté, il est de leur nature qu'ils agissent par eux-mêmes. Ils ne suivent donc pas constamment leurs lois primitives, et celles même qu'ils se donnent, ils ne les suivent pas toujours. » (MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, L. I, chap. 1.) Il est donc juste de dire que l'homme est un être fort bizarre, et l'histoire nous montre de mille manières les écarts de l'esprit humain. « L'homme, comme être physique, est, ainsi que les autres corps, gouverné par des lois invariables; comme être intelligent, il viole sans cesse les lois que Dieu a établies, et change celles qu'il établit lui-même. » (*Ib.*) Mais ne désespérons pas de l'homme parce que Dieu semble l'avoir abandonné à lui-même. Il y a une force qui le ramène à ses devoirs, qui coordonne les efforts humains, qui règle la vie des communautés. Cette force, c'est la loi, « la loi, en général », qui « est la raison

BERNARD GROETHUYSEN

philosophie de la révolution française *précédé de* montesquieu

Cet ouvrage est composé d'un long fragment sur Montesquieu et d'un essai sur la philosophie de la Révolution française qui constitue la seconde et la plus importante partie du volume.

La philosophie de la Révolution, selon Bernard Groethuysen, a pour tâche de montrer comment certains principes abstraits se concrétisent, deviennent pour ainsi dire des images vivantes qui correspondent aux impulsions de la volonté et personnifient en quelque sorte les buts vers lesquels tendent les hommes de l'époque.

L'auteur examine un certain nombre de penseurs et d'écrivains, de Descartes à Rousseau, qui, par leurs idées, leurs doctrines, l'atmosphère intellectuelle qu'ils ont créée, ont préparé l'évolution des esprits qui a abouti à la Révolution. De là il passe à l'idée du Droit, dont le caractère révolutionnaire et universel a trouvé son expression dans la *Déclaration des Droits de l'Homme*. Enfin il expose les principes d'architecture sociale adoptés par la Révolution.

Bernard Groethuysen (1880-1946) a été l'élève de Dilthey et de Simmel après avoir poursuivi des études de philosophie à l'Université de Berlin. Il est l'auteur des Origines de l'esprit bourgeois en France et d'Anthropologie philosophique.

Lesueur : "L'arbre de la Liberté défendu par des jeunes filles".
Musée Carnavalet, Paris. Photo © G. Dagli Orti.



9 782070 209422

Extrait de la publication  82-IV

A 20942

ISBN 2-07-020942-3